

H-France Review Vol. 8 (October 2008), No. 131

Lorna Milne, ed. *Postcolonial Violence, Culture and Identity in Francophone Africa and the Antilles*. Bern : Peter Lang, 2007. 233 pp. Collection of eight essays, introduction, conclusion, notes, bibliography and index. \$66.95 (U.S.) ISBN 978-3-03910-330-0.

Compte-rendu par Sonia Lee, Trinity College.

Ce collectif édité par Lorna Milne réunit huit excellents essais liés par la thématique de la représentation de la violence dans la littérature post-coloniale de l'Afrique et des Antilles francophones. Dans son avant-propos, Lorna Milne souligne que le collectif reprend le projet que le magazine *Notre Librairie* avait déjà entrepris dans son numéro « Penser la violence ». L'éditrice insiste sur le fait que la violence abordée dans ces essais s'inscrit dans ce qu'elle appelle une violence véritable c'est-à-dire, physique et sanglante. Nous ne sommes pas uniquement dans le domaine du trauma psychologique mais dans celui des corps mutilés et massacrés. Par ailleurs, Lorna Milne souligne que le cauchemar colonial, encore très présent dans la psyché des anciens colonisés, ne constitue pas la seule origine de cette violence. La brutalité inouïe représentée dans les textes étudiés ne serait pas uniquement le résultat du fait colonial. Ce dernier, agissant sur un substrat culturel préexistant, se trouve ainsi lié au concept identitaire du lieu où se déroule la violence.

Curieusement, dans ce volume, la conclusion suit immédiatement l'avant-propos. Il aurait peut-être été judicieux de suivre l'usage et de placer la conclusion à la fin du texte. Quoiqu'il en soit, Lorna Milne attire l'attention du lecteur sur ce qu'elle considère comme les trois aspects fondamentaux qui caractérisent la représentation de la violence. Le premier est le fait que cette violence se localise dans le corps brutalisé de l'individu post-colonial. Le deuxième est que la violence corporelle, dont l'homme est presque toujours l'agent, se focalise sur le corps de la femme. Enfin, le dernier trait que l'on retrouve dans tous les essais est celui de la rupture d'avec les genres littéraires traditionnels et le désir d'appropriation qui anime les artistes post-coloniaux en ce qui concerne la forme. Il semblerait que l'indicible ne puisse s'exprimer que par le truchement d'une écriture nouvelle, débarrassée des contraintes littéraires du passé.

Les quatre premiers essais examinent la représentation de la violence dans la littérature et le cinéma de l'Afrique noire. Dans le premier essai, « ' Ceci n'est pas un conte, mais une histoire de chair et de sang' : representing the colonial massacre in francophone Literature and culture », Charles Fordsdick se penche sur les crimes perpétrés par l'empire colonial français, tels qu'ils ont été représentés et dénoncés par des écrivains tels que Césaire (*Discours sur le colonialisme, 1955*), Raharimanana (*Nour, 1947*), Sembene (*Camp de Thiaroye, 1988*), Didier Daeninckx (*Meurtres pour mémoires, 1984*), Assia Djébar (*L'Amour, la fantasia, 1985*), pour n'en citer que quelques uns. L'examen des textes s'organise autour d'une série de questions. Fordsdick s'interroge entre autres sur les rapports entre l'histoire et la création artistique ainsi que l'influence de cette création sur la formation de l'identité post-coloniale. Il conclut un peu abruptement par une citation de Williams Sassine « *Le devoir d'un écrivain est d'aider à comprendre que toutes les croix sont collectives.* » (p. 57). L'intérêt de cet article réside dans l'historiographie de la violence coloniale, à la fois dans les faits et la représentation artistique de ces événements historiques, tous fort bien documentés. Ce vaste sujet mériterait une réflexion plus approfondie et l'on ne peut que souhaiter à

l'auteur de ne pas s'arrêter en si bon chemin.

Le deuxième article, « Sony Labou Tansi's violence engageante », de Roger Ravel, explique que l'extrême violence caractéristique de l'œuvre de l'écrivain congolais est en fait une métaphore du fiasco des Indépendances, décrié par tant d'écrivains africains contemporains. Ravel souligne que, pour Labou Tansi, le but de cette représentation souvent outrée de la violence est d'engager le lecteur à lutter contre le barbarisme. Ceci dit, il aurait été intéressant d'entamer une discussion sur la validité d'une telle théorie.

Les deux articles suivants traitent du génocide du Rwanda, une tragédie qui a déjà fait couler beaucoup d'encre.[1] Force est de constater que les deux articles, par ailleurs très intéressants, arrivent à la même impasse à savoir une impossibilité de conclure due à un manque de réponses concrètes qui expliquerait tant d'horreurs. Aedin Ni Loingsigh, dans son article « Lying to tell the truth : fiction and the Rwandan génocide in Véronique Tadjo's *L'Ombre d'Imana* », se penche sur la difficulté d'exercer une justice équitable dans ce conflit où la vérité s'esquive constamment. L'auteur conclut que le témoignage complexe de Tadjo, dans lequel la fiction et la réalité s'entremêlent, s'avère quelque peu décevant. Cependant, force est de constater que le rôle de la fiction n'est pas de trouver des solutions, mais de poser des questions sans espérer de réponses immédiates. Dans « *Un dimanche à Kigali* : writing the Rwandan genocide », Jeanette Den Toonder examine le roman de Gil Courtemanche, lequel, comme celui de Tadjo, mêle fiction et réalité. Den Toonder souligne très judicieusement le fait que la dualité narratrice du texte redouble la représentation de la violence. Dans l'avant-dernière partie du roman, Valcourt, le narrateur du texte lit le journal de Gentille, victime de viols répétés et qui, malgré les violences subies, parvient à se reconstruire par l'écriture. Den Toonder associe la reconstruction littéraire de l'héroïne à une redéfinition possible de l'identité nationale.

Ces quatre articles sur l'Afrique noire sont suivis de deux essais sur le Maghreb. Le premier « Maghrebi women's writing : violence, silence and speaking out », par Anne Marie Miraglia, examine la violence faite aux femmes maghrébines à travers quatre romans dont trois sont écrits par des écrivaines algériennes : *Sans Voix* et *Le Passé décomposé*, d'Hafsa Zinaï-Koudil, et *Ombre sultane* d'Assia Djebar. Le quatrième roman, *L'enfant endormi*, a pour auteure la marocaine Noufissa Sbaï. Cet article est une sorte d'état des lieux de la thématique de la littérature féminine maghrébine ; et Miraglia arrive à la conclusion que les écrivaines, en dénonçant la violence faite aux femmes de leur pays respectif, ouvrent la voie à une émancipation encore en devenir.[2]

Le deuxième essai, écrit par Andy Stafford, « The Violence of photography ? 'Le Besoin d'histoire' in Leïla Sebbar's 'La Photo d'identité' », commence par une longue introduction destinée à servir de support historique à l'analyse de la nouvelle de Sebbar. Dans ce paratexte, Andy Stafford souligne que, contrairement à l'adage, l'histoire de la guerre d'Algérie n'a pas été écrite ni photographiée par les vainqueurs. En effet, la quasi-totalité des documents visuels a été prise par l'administration coloniale française et en particulier le photographe Marc Garanger. En 1960, Garanger faisait son service militaire en Algérie et servait en tant que photographe officiel de l'armée française. Dans le cadre de ses fonctions, il a pris des photos d'identité de femmes algériennes qui ont dû poser contre leur gré. Ce document publié par Garanger en 1982 constitue le prétexte de « La Photo d'identité » de Sebbar. Le grand intérêt de cet article réside dans l'éclairage critique qui accompagne l'analyse du texte, en lui-même relativement simple. Stafford met en évidence non seulement la préoccupation de Sebbar dans ce qu'il appelle la politique de la représentation, mais aussi l'importance et l'ambiguïté morale des photographies diffusées par les media dans le monde d'aujourd'hui (p. 151).

Les deux derniers essais de ce recueil examinent la représentation de la violence dans la littérature des Antilles. Le premier est intitulé « Carnal knowledge : trauma, memory and the body in Patrick Chamoiseau's *Biblique des derniers gestes* ». Maeve McCuster y donne une très fine analyse du dernier roman de Chamoiseau, dont le thème central est « une vision prophétique du passé » (p. 85). Ce passé

cauchemardesque de la Martinique et des Antilles reste marqué au fer par le souvenir de l'esclavage et d'une colonisation particulièrement brutale. McCuster démontre que seul le grotesque, la répétition de l'horreur localisés dans des traumatismes corporels fictifs peuvent traduire la réalité d'un passé que la Martinique préfère ignorer.

Le mot de la fin appartient à Lorna Milne, l'éditrice du texte, dont l'article « Sex, violence and cultural identity in the work of Gisèle Pineau » analyse l'œuvre de Gisèle Pineau et en particulier son roman *L'Espérance –Macadam*, paru en 1995. Dans cet article, Lorna Milne démontre que pour Pineau la violence est une caractéristique antillaise. Il est vrai qu'il est relativement facile d'illustrer cette thèse car l'œuvre de Pineau fourmille d'exemples décrivant des actes de violence inouïe, en particulier contre les femmes. Comme dans l'essai de McCuster, Milne lie cette violence au drame de l'esclavage et au non-dit qui règne encore sur cette page tragique de l'histoire des Antilles. Toutefois, Milne conclut en soulignant que Pineau semble vouloir échapper au *fatum* antillais. Elle traite certains de ses personnages comme de simples criminels, auteurs d'actes répréhensibles dont ils auront à répondre. Par conséquent, ils ne sont plus les agents d'une fatalité dont ils seraient eux-mêmes les victimes.

Pour conclure, ce travail collectif constitue une excellente contribution à l'étude de ce thème de la violence et de sa représentation dans la littérature post-coloniale francophone. Chaque article éclaire le thème d'une lumière différente en s'appuyant sur une considérable et récente bibliographie, soulignant ainsi l'intérêt que le sujet continue de susciter.

## NOTES

[1] Il y a une pléthore de textes sur le Rwanda. Les textes ci-dessus sont les plus connus des textes de fictions, mais il y en a beaucoup d'autres : Rangira Béatrice Gallimore and Chantal Kallisa, eds., *Dix ans après: réflexions sur le génocide rwandais*. Textes réunis et présentés par (Paris : L'Harmattan, 2005) ; Waberi A. Abdourahman. *Moisson de cranes: texts pour le Rwanda* (Paris : Le Serpent à Plumes, 2000) ; Tierno Monémbo, *L'Aîné des orphelins* (Paris : Le Seuil, 2000) ; Boubacar Boris Diop, *Murambi: le livre des ossements* (Paris, Editions Stock, 2000) ; and Véronique Tadjo, *L'Ombre d'Imana: voyages jusqu'au bout du Rwanda* (Paris: Actes Sud, 2000).

[2] Mildred Mortimer, ed., *Maghrebian Mosaic: A Literature in Transition* (Boulder, London : Lynne Rienner Publishers, 2000) ; Anne Donaday, *Recasting Postcolonialism: Women Writing Between Worlds* (Portsmouth, N.H. : Heinemann, 2001) ; Najib Redouane, *Écritures féminines au Maroc* (Paris : L'Harmattan, 2006).

Sonia Lee  
Trinity College  
Sonia.lee@trincoll.edu

Copyright © 2008 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.